

J'ai toujours aimé lire des romans, à tel point que je n'ai pas hésité à finalement en écrire plusieurs. Dans un roman, l'important est de bien commencer et de bien finir. Mais quel intérêt y a-t-il à relire un roman si l'on connaît déjà la fin de l'histoire ? Ordinairement, on ne commence pas un livre par les dernières pages. D'ailleurs, on demande souvent à ceux qui ont déjà lu l'œuvre : surtout ne me raconte pas comment cela finit... On a même emprunté un verbe à nos amis américains pour désigner les affreux qui cassent le suspens d'un récit en dévoilant bêtement la fin, on dit « spoiler », ce que les canadiens traduisent en français par le joli mot « *divulguer* ».

En découvrant une œuvre, il faut respecter le rythme de la narration, se laisser gagner par le suspens, puis arriver progressivement à l'aboutissement, souvent émouvant, voire surprenant. Tout le plaisir de la découverte est là ...

Les premiers chrétiens faisaient tout le contraire. Quand ils racontaient l'histoire de Jésus, ils commençaient par la fin. En proclamant, comme nous le faisons ce soir, et avant toute chose, ils évoquaient sa mort et sa résurrection. Et ils annonçaient cela avant de savoir à quel âge Jésus avait perdu sa première dent, s'il aimait le brocoli ou s'il était parfois enrhumé.

Tout commence donc par la fin, devant ce tombeau, cette caverne aux parois brutes, rugueuses, équarries grossièrement, rude comme le ventre du rocher. Tout commence avec quelques femmes réveillées aux aurores pour aller arranger le corps d'un supplicié : une tâche particulièrement éprouvante, d'autant plus qu'il s'agit d'un homme que l'on a passionnément aimé, le dernier cadeau à faire, l'épilogue d'une tragédie. Les mauvaises langues ont parfois osé dire que Jésus a annoncé sa résurrection aux femmes d'abord pour que la nouvelle soit connue plus vite... Mais il s'agit bien davantage de renaître à une formidable espérance et la naissance, c'est bien la spécialité des femmes grâce auxquelles nous sommes tous ici ce soir...

Et puis vous l'avez entendu, dans cette caverne, les choses ne sont pas comme elles devraient être : à l'intérieur, la banquette où le corps a été déposé est vide. Enfin, pas tout à fait car il y a encore le linceul qui avait servi à couvrir son corps si défiguré par la souffrance et aussi le linge avec lequel on avait recouvert son visage atroce de supplicié. Tout cela est soigneusement plié, comme on arrange son lit après avoir dormi, du moins pour ceux qui rangent soigneusement leur chambre. Cela ne sent ni la profanation ni la violence, mais bien plutôt une incompréhensible harmonie.

Il y a aussi cet ange. Et tout cela est environné de la lumière de ce matin de printemps. Je ne sais pas à quoi ressemble un ange, mais celui-ci est sensible et perspicace car il a l'air de comprendre que sa présence est assez insolite. Sa première parole est de demander aux visiteuses de ne pas avoir peur. Il sait

qu'elles sont venues voir la sépulture de Jésus et, pour être en dehors de tout malentendu, il précise même, car il y a de nombreux Jésus dans la Palestine, autant que de Durant ou de Dupont en France : *Jésus, le crucifié*. Et puis il indique tout tranquillement que le crucifié n'est pas ici. Non, les femmes ne se sont pourtant pas trompées de sépulture comme on peut se tromper de parking en sortant d'un hypermarché. Il leur dit encore qu'il est maintenant en Galilée. La Galilée, c'est une adresse, et seuls les vivants ont une adresse. C'est aussi une promesse de rencontre puisqu'il les y attend...

C'est à ce niveau des choses que s'opère en nous le saut de la foi. Il y a bien un pas à franchir, toujours. Notre démarche est la même que celle de Marie-Madeleine et de ses compagnes. Accepter cette réalité d'un tombeau vide a des conséquences vertigineuses.

Pourquoi ?

Jésus est indéniablement un personnage de l'histoire et je ne crois pas qu'il y ait beaucoup d'historiens sérieux qui signeraient cette définition : *Jésus est un personnage mythique n'ayant jamais existé*. Jésus a existé. On lui prête des paroles fort belles de sagesse et de générosité, de pardon et de construction de l'homme. Sa mort inique le met au rang des grands penseurs persécutés, avec Socrate et Gandhi, ceux qui ont marqué d'un beau sillage de sagesse l'histoire de la pensée des hommes. Mais dans cette idée, cette belle sagesse est close, figée pour la postérité comme une belle leçon de philosophie interrompue par le supplice.

Si le tombeau de Jésus est vide, nous avons à faire à un vivant. Et cela change complètement la relation que nous avons à lui. Un vivant, c'est une présence qui ne s'inscrit pas seulement dans la nostalgie d'une mémoire. Un vivant, c'est un compagnon de route, exigeant et attentif, passionné de rencontre et sollicitant toujours d'aller plus loin.

Comment puis-je, aujourd'hui encore, accepter l'idée qu'il ne faille pas chercher Jésus le crucifié parmi les morts ?

Il n'est peut-être pas mauvais que la découverte de la résurrection se fasse devant un tombeau vide, comme une énigme. Il n'est pas mauvais non plus que Marie-Madeleine, Pierre, Jean et les autres n'aient pas compris rapidement et que leur surprise marquée par l'incompréhension les rende bien proches de nous. Si la présence du Christ s'imposait à nous avec la certitude que nous reconnaissons à l'existence de notre voisin, serions-nous libres de croire en lui ?

Peut-être bien que le jeu de notre liberté nous impose cette opacité de la foi, cette présence sous mode d'absence dont parlaient les anciens de la Bible.

Mais si nous risquons le saut de la foi, nous comprenons de quelle lumière s'éclairent toutes les Ecritures. Jésus est le vivant, fils de Dieu, compagnon des hommes et passionné de rencontre. Et alors si nous méritons autant, peut-être

bien que chacune de nos histoires est donc sacrée et que c'est vrai que nous sommes aimés par un Dieu qui a rêvé de chacun de nous avant même le premier matin du monde.

Face au tombeau vide, nous sera-t-il donné de courir à notre tour ?

Comme les premiers témoins de la résurrection ? Même si notre foi n'est pas le produit chimiquement pur dont pourrait rêver notre exigence de savoir, peut-être pouvons nous prendre route à notre tour sur ce chemin de la foi que nous célébrons en cette nuit de la Pâque.

Connaissez-vous Daniel Blondin ?

Un funambule étonnant. Il savait danser sur une corde, se faire cuire une omelette au-dessus du vide, passer presque une semaine sur son fil sans redescendre. Il était réputé pour ses traversées sur une corde de 335 mètres à 50 mètres au dessus des chutes du Niagara...

Un jour, il fit une prestation devant le Duc de Newcastle.

*« Pensez-vous que je sois capable de traverser les chutes du Niagara avec une brouette et un homme dans cette brouette ? »* Sans doute.

Alors, montez...

Il demanda d'autres volontaires. Finalement une vieille femme accepta et fit avec lui l'aller et retour au-dessus des chutes...

La foi ne demande pas seulement une démarche intellectuelle, elle demande de faire un pas concret dans la confiance.

Alors, allons-nous monter dans la brouette ?